

L'amour n'est pas aimé

(El amor no es amado)

Hector Bianciotti



Nouvelles traduites de l'espagnol par Françoise Rosset, éditions Gallimard/Du Monde Entier,
1982, ISBN : 2070222268

« Des imprudences de la courtoisie »

*Le croiras-tu Ariane ? Le Minotaure se défendit à peine.
J. L. Borges*

Il pratiquait jusqu'à la sottise la courtoisie de ces gens qui, par exemple, en sortant du métro, retiennent la porte, obligeant ainsi le voyageur qui les suit à presser le pas pour répondre à leur geste, même s'il n'a aucune hâte et si ses jambes le lui interdisent, au risque d'un faux pas ou d'une chute. Dans les trains, il se chargeait non seulement de monter ou de descendre les valises des dames mais il leur proposait toujours aussi cette place près de la fenêtre qu'il avait si difficilement obtenue à son agence de voyages et cela bien qu'il ne craignît rien tant que ces conversations qui commencent par un bref commentaire sur la température qu'il fait et sur celle qu'on espère qu'il fera à la fin du trajet, et qui se transforment en véritables autobiographies. Il jouissait de ces impulsions qu'il estimait gratuites – peut-être parce qu'il ignorait qu'aucune ne l'est –, de ces délicatesses anonymes qui le plongeaient dans une sorte de bonté inerte et, surtout, impersonnelle. Cependant les occasions ne lui avaient pas manqué de se repentir de cette affabilité qui, d'une certaine façon, le précédait et arrivait avant lui, suscitant des actes qu'il se sentait obligé d'accomplir, créant des situations qu'il devait supporter. Parfois pendant des années, car le geste qu'il avait cru sans conséquences n'avait souvent été que le premier d'une longue série qui avait transformé pour toujours son exil, tente. Il lui était arrivé de penser qu'il faisait seulement semblant de s'oublier au profit des autres, amis ou étrangers, pour, d'une certaine façon, se préserver. Puis il avait fini par comprendre que cette apparence constituait sa réalité et que celle-ci était profonde et irrémédiable : personne ne change, certains, tout au plus, perfectionnent leur langage.

En essayant de décrire cette déférence naturelle et comme inévitable qui le caractérisait, peut-être a-t-on amené le lecteur à se l'imaginer prodigue de sourires et de mimiques chargées de significations, de petits gestes fervents, et affligé d'un corps frêle et élastique, apte à la soumission et aux révérences, alors qu'en fait c'était un homme distant et, bien que sans raideur, presque hiératique qui pratiquait la courtoisie – tenant une porte ouverte, cédant le pas, donnant sa place, pour ne parler que des actes les plus quotidiens – sans exiger jamais que son bénéficiaire lui répondît, car il évitait de le regarder, célébrant pour lui-même ce rite d'une finalité imprécise. Il faudrait donc, pour ne pas susciter une image en désaccord avec son modèle, ajouter au moins que, malgré son calme apparent, c'était un homme violent qui transformait sa violence en une emphase sereine et qui rêvait de démolir son prochain d'une simple phrase. Mais la courtoisie fut son destin – son implacable et impassible destin.

Il était né au fin fond du Sud, sur le plateau sans fin, érodé par le vent, que limitent deux tumultes dissemblables : la haute chaîne de la cordillère au ponant et au levant les eaux de l'Atlantique. Il savait que, comme tout homme, la seule chose qui lui appartint était son enfance, mais cette possession lointaine n'encombrait pas sa mémoire. Il lui restait des images dispersées – des troupeaux de moutons, conduits à travers des landes dénudées et pierreuses vers quelque vallée moins inclémente ; les hauts eucalyptus, leurs feuillages perpétuellement battus par les vents ; le village voisin, double rangée de maisons basses en brique dont les dernières n'étaient plus

que des mesures ; un homme roux aux yeux clairs qui chassait brutalement de l'épicerie une femme enveloppée dans une couverture aux rayures noires et blanches, en criant : « Patagone de merde ! » ; le visage impassible de la femme mais aussi sa lente fuite glissante, comme celle d'un chat qui croit n'être pas vu s'il s'écrase au sol ; deux vieillards hirsutes, à la peau tannée et à la voix rude, qui parlaient une langue inconnue (étant donné la région et les colons, était-ce l'allemand ? et ces hommes, les derniers qui le parlaient à cet endroit ?) ; l'école et les pupitres couverts de cicatrices et de taches et, dans la maison d'en face, une femme aux lèvres très rouges, vêtue d'un peignoir à fleurs, attendant toujours un homme qui ne manquait pas d'apparaître mais qui était rarement le même. Puis la grande maison natale, de cette couleur ocre-rose qui venait de l'autre côté de l'océan, comme il le constaterait un jour, et dont les proportions inhabituelles étaient, au milieu de cette désolation, un signe de puissance. Il n'y avait pas d'hommes dans la maison, mis à part les ouvriers agricoles qui logeaient dans les dépendances contiguës. La grand-mère maternelle de l'enfant, qui dirigeait le domaine, et l'aïeule, la mère de la grand-mère, vivaient là, seules. Quant aux hommes, les uns étaient morts et les autres, comme la mère de l'enfant, étaient partis. La grand-mère était autoritaire et têtue, mais peut-être son énergie à maintenir une certaine prospérité et un certain décorum n'était-elle qu'un défi rancunier lancé aux absents. L'aïeule se laissait vivre, exagérant les infirmités de la vieillesse pour se faire servir, prétextant l'éducation de l'enfant – elle qui ne savait pas lire.

Ces deux femmes s'adressaient, il va sans dire, rarement la parole et lorsqu'elles le faisaient, c'étaient de soudaines algarades dont elles sortaient épuisées et qui laissaient l'enfant, plus encore qu'effrayé, perplexe.

La généreuse distance séparant la maison de l'école, et la vie dans la maison, jusqu'à ses huit ans, quand sa mère inconnue, l'absente, vint le reprendre, allaient se réduire pour l'homme à deux moments inépuisables, isolés, à peine rehaussés par quelque incident. En premier lieu, le départ matinal pour l'école devint pour toujours l'image d'un garçonnet cramponné à la crinière d'un cheval au galop inégal contre le vent ennemi – un garçon dont il ne se rappelait rien sinon une anxiété qu'il jugea rétrospectivement comme un désir d'évasion : évasion hors de ce qui était démesurément ouvert. L'autre moment fut par contre comme le souvenir d'une longue insomnie. (Cette épithète est sans doute insuffisante car chaque instant d'insomnie dure une éternité. Le jour curieusement exclut le mot ou le phénomène.) Tout se déroulait dans la vaste salle à manger, obscure parce qu'on fermait non seulement les fenêtres mais aussi les volets de bois pour atténuer le mugissement des vents impétueux et que les meubles d'acajou – buffets et vaisseliers allant jusqu'au plafond, chaises à hauts dossiers autour d'une table immense – étaient, plus que des meubles, des formes compactes de la pénombre

Aux deux extrémités de la table il y avait, non pas des chaises, mais un imposant fauteuil. Sur celui qui était le plus éloigné de la porte menant à la cuisine, l'aïeule passait pour ainsi dire sa vie, avec ses aiguilles à tricoter et ses pelotes de laine. Droite contre son dossier, sa tête gothique dépassant les deux colonnes torsées des montants, elle murmurait des phrases inintelligibles, mêlant parfois au vent horizontal d'ondulants bourdonnements qui semblaient vouloir ébaucher une musique. Mais l'enfant savait que lorsque la voix s'affirmait et que cette sorte de va-et-vient sonore allait ressembler à un chant, Analpha s'interrompait, ses aiguilles à tricoter en

suspens, ses yeux embués cherchant quelque chose au-delà des murs, parmi les ombres de la pièce qui soudain devenait le monde. Elle restait silencieuse, bien que ses aiguilles eussent repris leur aveugle alternance, car elle n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait. « Les lumières », avait-elle dit un jour où le chant s'était presque dessiné, « les lumières » et un mot que l'enfant n'avait pas compris – peut-être, sûrement, « le théâtre ».

Elle ne s'appelait pas Analpha, ce qui n'était pas un nom, pas même vaguement exotique, mais un surnom occasionnel qu'elle avait adopté un soir où l'enfant, au retour de l'école et peut-être pour se venger de quelque injuste réprimande, avait voulu la blesser en lui répétant le mot qu'il venait d'apprendre et qui ne le concernait plus car, lui, il savait lire. Qui sait quel scrupule ou quelle tendresse cachée l'avait retenu de prononcer les deux dernières syllabes – à moins que ce ne fût par incapacité phonétique. A vrai dire, chez l'aïeule, ces trois premières syllabes durent éveiller l'écho d'un nom oublié de son pays – « Amalfi » peut-être – et elle l'avait adopté comme un de ces petits mots ou de ces surnoms qu'inventent et se donnent les amoureux et qu'ils sont les seuls à comprendre. Peut-être tout amour se retrempe-t-il dans de telles équivoques – peut-être le font-elles survivre.

Tout, dans la mémoire de l'homme, s'était résumé à cette pénombre sereinement dramatique, entre Analpha maigre et gigantesque quand elle se levait, en s'appuyant sur sa canne, pour baisser la mèche de la lampe de kérosène qui fumait, et sa grand-mère active et trottinante qui posait la soupière sur la table avec des airs non pas de propriétaire mais de gouvernante acariâtre. Tout s'était réduit à ces deux figures et au baiser symétrique que toutes deux réclamaient chaque soir et chaque matin – baiser appliqué avec obéissance malgré le dégoût, camouflé en respect, que lui produisaient aussi bien leur peau que l'odeur âcre de leurs cheveux et qu'un jour il donnait d'abord à l'une et le lendemain à l'autre, dans une alternance nécessaire qui l'obligeait à une prudente comptabilité. Mais une fois il y eut une dispute entre elles deux au cours de laquelle leurs voix devinrent stridentes – celle de la grand-mère l'était toujours – et leurs mains semblèrent manier des bâtons. Dans un paroxysme qui fit saillir leurs veines, la grand-mère souleva le couvercle de faïence pour le casser ensuite sur la soupière, et Analpha sembla trouver le chant qu'elle cherchait, en lançant sa voix à l'assaut de tessitures qui n'avaient plus rien de domestique mais, ne le trouvant pas, elle brandit sa canne contre les portraits à cadre ovale qui surveillaient les deux côtés de la table, brisant leurs verres, rayant les photographies jaunies de l'homme qui l'avait amenée sur ces terres caillouteuses peuplées de moutons, les portraits des parents, du mari et des enfants de la grand-mère, celui des parents de l'enfant – une souriante photographie de mariage –, sa propre photographie de jeune matrone, et, pour finir, la laissa tomber d'un coup sec sur la soupière qui, pour son humiliation, résista.

Il est curieux – ou peut-être naturel – que ces moments atroces, ces éclats qui nous effacent car nous ne sommes plus alors que le théâtre de cette tragédie, ces explosions qui parfois ne nous concernent en rien, dont nous ne sommes que les témoins surpris, n'aient pas de prolongements et ne diminuent pas d'intensité. Ces instants demeurent isolés, absolus, hors du temps : personne n'éteint une lampe ni ne s'en va, personne ne se détourne en se résignant, personne ne se plaint avec sa voix de tous les jours, personne ne retourne à ses occupations en fermant une porte derrière soi. Et pourtant c'est ce qui dut se passer ou à peu près. Mais acteurs et

témoins qui ont l'habitude d'agir de telle ou telle façon en pareil cas s'en souviennent comme de quelque chose d'étranger à eux-mêmes – peut-être parce que personne n'est jamais soi-même et que l'on adopte des comportements. Si bien que l'homme, quand il pensait à cette demeure, retrouvait toujours la salle à manger, Analpha, sa grand-mère, la constance du vent, les clameurs dans lesquelles le cri d'Analpha cherchait une forme, un chemin au-delà du cri, puis aussitôt, sans transition, comme dans un glissement de décor, apparaissait une fin d'après-midi unique où ils étaient assis tous les trois dans la galerie, portes et fenêtres grandes ouvertes, et ils regardaient le ciel en silence parce que le vent, pour une fois, avait cessé, comme si venant du bout du monde il eût fini de passer. Le ciel était devenu bleu, un long nuage bas absorbait les teintes du crépuscule. La fumée d'une cheminée montait au loin et se défaisait là-haut en volutes paisibles. On entendait bêler des moutons. Analpha avait entamé son bourdonnement habituel en se balançant dans son fauteuil à bascule, marquant un rythme, et soudain une phrase s'était formée et à force d'être répétée était devenue une ritournelle. Puis le fauteuil avait repris peu à peu son immobilité sans que, pour autant, l'éternel fredon se soit épanoui en voix. Analpha s'était tue parce qu'elle n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait depuis toujours dans le passé – ou pour ne pas troubler le paysage. Et tout était devenu serein.

La vie abonde en mères soudain nostalgiques qui reviennent chercher leur fils abandonné. Sauf dans les romans-feuilletons du dix-neuvième siècle – dont les auteurs croyaient que la réalité était telle qu'ils la voyaient, sans se rendre compte qu'ils lui ajoutaient ce qu'ils supposaient être conforme à la nature et à la morale fluctuante de l'époque : évanouissements et déchirements de honte, larmes intarissables – la littérature crée le plus souvent des personnages assez prestigieux se conformant aux mythologies du moment. Aussi la plupart du temps voit-on apparaître soudain, droite et fantomatique sur le pas d'une porte, une femme dont les traits de jadis ont été artistiquement voilés par un cérémonial complexe d'attitudes et de manières. Certains écrivains peu scrupuleux ou imprudemment lyriques lui ajoutent, pour la commodité du symbole, un vêtement de soies fluides et jusqu'à ces gants si utiles pour écraser une larme naissante. L'enfant, bien qu'il finisse par la détester, se rappellera longtemps le parfum de son premier baiser. Et il est fréquent qu'il vérifie un jour la marque de ce parfum qui contaminera de souvenirs ses premières amours.

En fait, aucune de ces agréables conventions ne vint atténuer le brusque arrachement de l'enfant à la grande demeure et aux landes désertiques. La femme renfrognée qui descend d'une voiture et s'avance en faisant cliqueter ses clefs, donne un ordre péremptoire pour que son fils rassemble ses quelques effets et elle l'emmène. Tant mieux, pensera-t-il plus tard : jamais l'amour filial ne le fera se sentir coupable car jamais il ne pardonnera à l'étrangère qu'elle l'ait tiré de cette façon par le bras quand, pris entre les deux vieilles femmes, en haut de l'escalier de brique, il les embrassait à tour de rôle, chaque fois plus vite, pour les confondre en un seul baiser qui ne fût pour aucune des deux ni le premier ni le dernier.

Il avait eu du chagrin, comme chaque fois qu'on abandonne quelque chose ou que l'on ferme une porte pour toujours, même si on ne laisse derrière que l'habitude du malheur, mais il aurait aimé partir un jour seul et de son plein gré. Ce qu'il ignorait c'est que, bien des années plus tard, un homme remonterait ces marches usées à la

recherche d'Analpha – la survivante –, un homme qui se souviendrait de toutes ces choses ici mentionnées et surtout de l'ombre épaisse de la salle à manger, en se demandant si la vie est ce que l'on vit ou la conscience de ce que l'on sent mourir peu à peu en soi.

La maison de son enfance ne lui parut pas – comme cela arrive d'habitude à ceux qui reviennent adultes dans un endroit qu'ils ont quitté enfants – moins vaste ni l'étendue de la plaine moins vertigineuse. Mais les murs avaient perdu leur crépi rose et certains volets étaient cassés. La femme qui vint le recevoir en s'essuyant les mains à un tablier sale, suivie de deux jeunes enfants étonnés qui se collèrent à ses jupes, lui sourit comme si son arrivée était un soulagement pour elle et, l'arrêtant d'un geste sur la dernière marche, elle courut vers la porte de la salle à manger qui ouvrait sur la galerie et elle disparut en la refermant sur elle. Le plus petit des enfants se réfugia derrière son frère, en ne risquant que sa tête et en suçant un Pouce poisseux. Le vent n'était pas aussi fort que dans son souvenir. Il respira l'odeur des eucalyptus ; elle réveillait en lui une émotion rétrospective qu'il attribua, comme toute émotion, à une insuffisance de son organisme à éliminer les résidus de sa mémoire. Il entendit alors grincer les vieux verrous et il vit la porte s'ouvrir : se découpant sur la perspective des meubles sombres qui dans la pénombre semblait être la toile de fond d'une vieille photographie, Analpha se tenait sur le seuil, les bras tendus, sa canne levée en un geste d'accueil qui semblait copié de la statuaire antique. Décharnée, et ses larges épaules accentuant sa maigreur, mais droite et soignée comme jamais elle n'était apparue vingt ans auparavant quand sa malice la poussait à exagérer les douleurs de son corps et qu'elle cheminait à petits pas, penchée de côté, se tenant la taille d'une main, enveloppée de lourds jupons et de châles troués. Maintenant – et qui sait depuis combien de temps – elle était en tenue de voyage. Bien qu'elle l'eût embrassé longuement, il n'y avait pas eu de larmes et l'homme comprit que la nonagénaire, poussée par un instinct très sûr, n'avait jamais douté qu'il viendrait la chercher. Peut-être parce qu'elle ne savait pas qu'il devait pour cela traverser tout le ciel, que les champs à perte de vue ne lui laissaient pas soupçonner. La paysanne, sans doute la nouvelle propriétaire de la demeure, qui avait disposé sur la table des verres dépareillés et une bouteille de vin, les invita à s'asseoir. Elle remplit les verres, visiblement heureuse d'être débarrassée de la vieille femme. Analpha leva son verre et but. Sa main ne tremblait pas. Alors l'homme remarqua ses ongles, très longs mais qui avaient cessé de pousser en longueur pour accumuler une matière cornée et, quoique grisâtre, translucide, créant à chaque doigt de minuscules paysages d'anfractuosités et de bulles pétrifiées. Il était si absorbé dans leur examen qu'il n'entendit pas le début du récit, qu'il connaissait d'ailleurs : la grand-mère, sa fille, était morte et, comme par miracle, la parenté dispersée était accourue pour s'emparer des biens de la défunte. A cause du vin peut-être ou du bonheur de se sentir sauvée par son arrivée, Analpha se mit à rire et sa bouche édentée s'ouvrit mais son rire n'était qu'une respiration saccadée – l'esquisse du rire que renforçaient les coups de sa canne sur le carrelage. On l'avait destinée, elle, à un hospice – sur ce point on s'était mis d'accord sans avocats. Alors elle avait eu cette idée : faire venir l'écrivain public et lui dicter cette lettre que l'homme avait reçue de l'autre côté de l'océan. Elle s'arrêta soudain, ferma à demi les yeux qui ne devaient plus voir grand-chose et étendit sa main pour toucher le visage de l'homme, mais ce fut la joue d'un enfant rentrant de l'école qui reçut la caresse. L'homme était là, après tant de silence et tant d'oubli à peine troublé de temps à autre par un vague remords. Il avait tout quitté pour répondre à son appel et il n'était

pas mécontent. De toute façon, il avait passé sa vie à ajourner la vie et il s'était résigné à ce qu'elle ne soit que la somme de ses renoncements. Peut-être était-il né pour cela : pour tenir une porte ouverte, pour dire oui quand il pensait non, pour accourir, pour renoncer. Maintenant il était là, écoutant Analpha qui avait perdu sa voix de jadis, sa voix égale et grave qui parfois montait, dominant le bruit du vent dans les eucalyptus. Elle semblait la chercher, vouloir trouver sa voix véritable, qui lui échappait des lèvres, résonnant dans sa poitrine, se brisant dans sa gorge gaillonnante pour resurgir, aiguë, en voix de tête ou pincée dans le nez comme derrière un masque. Cette voix dont nous n'avons aucune idée par nous-mêmes et que seuls les autres connaissent.

A un certain moment était apparue une Indienne courtaude, la servante d'Analpha, et l'homme ne comprit pas pourquoi la paysanne ne tarissait pas d'éloges sur les capacités culinaires de Rose – tel était le prénom inattendu de cette fille qui apportait une vieille valise, un ballot de linge, le manteau d'Analpha sur le bras, disant bonjour d'un ton net qui ne correspondait pas à la lourdeur de son corps.

Ce fut elle qui par son attitude le décida à se lever et à aider Analpha à en faire autant. Elle qui, les précédant tous deux, se dirigea vers la voiture avec son chargement. Il remarqua qu'elle regardait attentivement chaque marche avant d'y poser le pied et qu'elle faillit se cogner à la voiture de location qu'il avait choisie vaste en pensant à la stature et à la probable invalidité d'Analpha.

Il donna une généreuse gratification à la paysanne pour ses soins et le dérangement, et la femme cessa de sourire pour compter les billets. La vieille à qui rien n'échappait dut se rappeler quelque chose d'important car elle demanda non sans inquiétude à Rose où elle avait mis le lapin et la jeune fille répondit qu'elle l'avait mis dans le ballot. Analpha voulut le voir. Rose le sortit et le lui apporta : c'était sa fortune, nouée dans un mouchoir. Les quatre pointes du nœud ressemblaient à de longues oreilles. Analpha serra le paquet dans ses deux mains – il crissa à peine, comme s'il ne contenait que du papier amolli.

Ils commencèrent enfin à prendre congé de la paysanne qui, excitée par l'exorbitant pourboire, se mit à claironner une litanie de recommandations et à ce moment-là – à ce moment-là seulement – l'homme se rendit compte que Rose prenait elle aussi congé, alors il voulut se défendre et il demanda à Analpha, en exagérant son incrédulité, si la jeune fille venait vraiment avec eux et la paysanne intervint, disant qu'elle était indispensable, que Madame avait besoin d'elle, qu'elle ne pouvait s'en passer et que lui, comment ferait-il sans son aide... Alors, bien qu'une irritation extrême l'envahît, et la tentation de prendre la voiture en plantant là tout le monde, il s'entendit dire, épuisé soudain, que bien sûr, mais comment donc, mais bien entendu : il ne pouvait plus partir seul. Rose le regarda droit dans les yeux, avec reconnaissance.

Une fois installé au volant, il n'eut pas un dernier regard pour la maison ni pour les gens circonspects, sans doute jusqu'alors aux aguets, entourant maintenant la paysanne qui, en agitant un bras, vociférait des adieux. Un nuage de poussière les effaça aussitôt et continua à tout effacer : les eucalyptus, les basses-cours, les troupeaux. Il appuya sur l'accélérateur. Il aurait voulu être loin, être un autre, être

mort. Mais il ne lui restait d'autre remède que de se sentir selon son habitude purement irréel. Et il continua à foncer droit devant lui.

A la vieille femme comme à la jeune fille, d'une certaine façon aussi archaïques l'une que l'autre, l'avion sembla une chose naturelle – à moins que l'effroi ne leur eût donné ce calme apparent qu'il prit grand soin de ne pas troubler. Et arrivés à Paris – dans son confortable mais petit appartement de célibataire – il s'en tint aux décisions euphoriques que lui avaient suggérées les nombreux whiskies absorbés : l'alcool le transportait toujours dans un univers de générosité et il était arrivé ainsi à se convaincre du providentiel héritage qu'étaient pour lui ces deux êtres, quoique dissemblables, également insolites qu'il ramenait avec lui : grâce à leur présence, il s'abstiendrait désormais d'accueillir entre ses murs ces inconnus que d'habitude la nuit lui apportait, qui l'attiraient tellement et qui, dans le lyrisme effréné de l'ivresse, représentaient l'amour. Mais qui ensuite, à l'aube n'étaient plus que des corps qu'il ne savait comment rendre à la rue, à l'anonymat de la nuit, et qui parfois durant des mois devenaient l'ascenseur arrêté à son étage, les pas prudents dans l'escalier, le coup de sonnette inattendu, un bruit de meubles déplacés qui le réveillait et que peut-être il avait seulement rêvé et, dans le cas le plus innocent, un coup de fil importun demandant de l'aide ou, pis encore parfois, de l'affection. Curieusement – bien que les inventaires psychologiques aient épuisé les possibilités de la nature humaine et qu'il ne nous reste plus, pour nous distraire, que les adjectifs et quelque adverbe adroit curieusement donc, il se sentait obligé, revenu à son état normal, d'accomplir ce qu'il avait décidé ou promis lors de ses accès, plus que d'extravagance, d'hypnose où le plongeait l'alcool.

Si bien qu'il céda à Analpha sa chambre – après avoir fermé à clef la porte-fenêtre ouvrant sur un balcon de fer qui se descellait et qu'il avait assujéti tant bien que mal avec du fil de fer –, à Rose le divan du salon, se contentant pour lui-même du cagibi à côté de la cuisine, transformé en chambre d'amis et destiné à ces hôtes de passage qui ne se décidaient pas à s'en aller et dont la présence à ses côtés le gênait pour dormir.

Ainsi avait commencé une autre existence sans qu'il eût le soupçon que sa vie, comme une eau vagabonde, avait trouvé son dernier lit et s'y précipitait.

Toutes les deux, Analpha aussi bien que Rose, prirent possession des lieux le plus simplement et le plus allégrement du monde. Lui seul était étonné de leur naturel – et de les voir là, dans cet endroit de solitude organisée qu'après bien des années il était parvenu à se créer. La cécité presque totale d'Analpha était en un sens une circonstance commode pour quelqu'un qui, comme lui, avait pris l'habitude d'aller et venir chez lui sans penser à sa tenue vestimentaire. D'autre part, l'idée de se trouver dans une ville avait plongé la vieille femme dans un recueillement béat. Mais il commit une erreur irréparable – pour sauver ses lampes et les quelques bibelots qui composaient un semblant de décoration – en s'apitoyant sur la myopie de la jeune fille et en emmenant cette dernière chez l'oculiste dont le travail se trouva compliqué par l'ignorance que sa patiente avait de l'alphabet : son visage, son visage à lui et non les signes, son visage loin, moins loin, plus près, fut la vague mesure qui servit à déterminer la concavité des verres de lunettes derrière lesquels on devinerait plus tard ses gros yeux réduits à deux points noirs et brillants. Petits yeux vifs de souris noyés dans les reflets profonds des verres – la monture dorée avait été choisie par

elle – qui découvrirent avec glotonnerie les marchés où ils ne reconnurent que la viande et certains légumes, s'émerveillant devant les pyramides de fruits, les étalages débordants des fleuristes, les poissons en rangs serrés qui susciteraient chez elle un dégoût irréversible.

Le premier jour – il l'avait accompagnée pour la présenter à ses fournisseurs – elle avait voulu tout acheter et il avait accédé à ses désirs. Il lui avait même offert un bracelet rigide de ceux que vendent, étalés sur une couverture, à même le trottoir, des hommes au teint basané qui paraissent ne plus rien attendre.

Astucieuse, et avec cette assurance étonnée que lui donnaient ses lunettes, elle découvrit peu à peu le monde mystérieux de la ville, inventoriant le contenu des vitrines, sans éprouver le besoin de modifier son trajet habituel entre la maison et le marché – qui fut son jardin des délices, soi, théâtre, sa fête. Elle apprit vite à se servir de la cuisinière à gaz, après s'être, la première fois, brûlé les cheveux en soufflant sur la flamme pour éteindre le feu. Et un dimanche, la cuisine ayant pris une noirceur campagnarde et l'appartement entier une odeur tenace d'huile brûlée, elle présenta à table un grand plat de rissoles et il se souvint des éloges de la paysanne. La lumière du dehors qui tombait sur la nappe lui sembla soudain subrepticement sud-américaine. Analpha paraissait heureuse et Rose satisfaite. Lui, pour sa part, pensait que l'aïeule avait atteint un âge convenable pour mourir et il se lamentait d'avoir acheté à l'Indienne, entre autres choses, ces lunettes sans lesquelles peut-être une voiture innocente en aurait fini avec elle. Il songeait à cela quand Analpha se mit à chanter tout bas, sans le vent de jadis et les feuillages secoués des eucalyptus qui avaient été son orchestre, et ce chant entrecoupé lui parut très solitaire mais cette fois-ci comme prêt à franchir l'éternel obstacle de la mémoire. La voix désemparée d'Analpha ne retrouvait plus son timbre primitif que par hasard mais, bien que malaisément et à travers des inflexions cassées, elle parvenait à esquisser une mélodie – comme sans doute le premier homme ou la première femme qui tentèrent de forcer le silence des cieux. La mélodie, qui est la substance épurée du temps et qui, résumant les significations, ne signifie rien tout en étant cependant une réponse et qui, sans rien nous raconter, nous parle.

Cependant, cette fois-là encore, elle s'interrompit et resta la bouche ouverte, une main tendue près des lèvres, puis elle finit par se résigner. Elle ferma les yeux et remua la tête, l'air contrarié, comme si on lui avait refusé quelque chose d'essentiel. Le fauteuil à bascule aussi finit par s'immobiliser. Elle semblait dormir. Mais soudain elle se dressa dans un sursaut à cause du fracas des assiettes et des couverts indiquant que Rose avait quitté la table, et bien que ses yeux n'aient pas accompagné son expression stupéfaite – comme un voyageur de l'intérieur des terres qui découvre cette chose toujours insolite, la mer – elle s'écria : « Les lumières... le théâtre ! » L'homme la sentit perdue dans cette extase ancienne qui était restée toujours la même et il comprit enfin le récit que l'enfant avait entendu sans doute maintes fois sans parvenir à imaginer ce à quoi elle faisait allusion. La ville changeait maintenant au cours de l'évocation – c'était tour à tour Trieste, Palerme ou Padoue. Mais il s'agissait du voyage de noces de la jeune campagnarde que son époux n'allait pas tarder à emmener aux Amériques, aux déserts patagons – et le mot « or », le mot « velours », le mot « rouge » et « les gens comme à l'église », ces mots isolés que prononçait la vieille femme reconstituèrent peu à peu un lieu qui était un théâtre, avec son rideau qui se ferme et son rideau qui se lève et dans une

loge très haut, comme dans un nid, il y eut un couple timide, la jeune femme surtout, ignorante de ce qu'elle voyait et entendait et ne se doutant pas que ce qu'elle voyait et entendait ce soir-là reviendrait de façon lancinante au cours des années, image du bonheur entrevu et perdu à jamais. « Le chant, le chant... », dit Analpha, « l'homme qui revenait et chantait... » Rose s'était mise à fredonner dans la cuisine et Analpha semblait regarder quelque chose au loin et écouter. Elle resta ainsi, remuant les lèvres, répétant distinctement une courte phrase – « *cari luoghi io vi trovai...* » – qui s'interrompait brusquement. Soudain sa tête s'inclina sur sa poitrine et elle s'endormit.

Les jours passèrent et les semaines. Maintenant, il vivait dehors. Quand il était à la maison, rares étaient les appels téléphoniques – ses amis, qu'il invitait maintenant à boire un verre ou à dîner dehors, le délaissaient. Ayant l'habitude de venir chez lui, le voir dans des endroits impersonnels leur était sans doute moins agréable : un salon chauffé, avec de bons divans, des verres inépuisables et une moquette épaisse, est souvent le support indispensable de l'amitié.

Analpha végétait et parfois elle semblait ne plus le reconnaître ou le prendre pour l'un de ses ancêtres. Quant à Rose, elle était revenue un jour du marché avec une plante à grandes feuilles lancéolées – un philodendron « Red Duchess », comme l'indiquait l'étiquette qu'elle refusa d'enlever – d'un vert opaque mais rougeâtre par-dessous. Et la plante s'était mise à croître à vue d'œil, courant le long de la corniche du plafond comme si elle voulait gagner la porte d'entrée – ce qui d'ailleurs n'aurait pas déplu à l'homme car il n'aimait pas cette mode des plantes d'appartement.

L'Indienne arriva un autre jour juchée sur de fins talons si hauts que sa jupe s'en était trouvée soudain raccourcie, laissant à découvert des genoux dont l'énorme rond luisant différait peu, du moins en volume, de sa figure. Ces talons, qui rendaient pourtant instable sa robustesse, finirent par lui conférer, ajoutés aux lunettes, un aspect redoutable. Même sa façon, heureusement laconique, de parler, d'annoncer ou de demander quelque chose sans détours, était devenue plus lente, comme si elle avait appris à réfléchir – et entre un mot et un autre se dessinait sur son visage le hiéroglyphe d'une mimique qui le mettait hors de lui.

Un samedi soir, enfin, Rose, revenant du marché, au lieu d'ouvrir la porte avec sa clef, appuya longuement sur la sonnette : ses filets à provisions débordaient et derrière elle il y avait un jeune homme portant un carton plein de bouteilles. Il tendit les bras pour recevoir la lourde charge, tout en pensant à l'astuce de l'Indienne, et qu'il devait donner un pourboire au porteur – qu'il était urgent de lui donner un bon pourboire et de le congédier car il venait de comprendre qu'il était semblable à tant d'autres, interchangeables, qui avaient franchi ce seuil... sans se rendre compte qu'ils étaient en train de se regarder alors qu'il disait déjà : « Entrez. Entrez, je vous en prie. »

Le jeune homme déposa son chargement dans la cuisine et, quand il revint dans le salon, il le regarda avec un sourire de tout le visage où les lèvres intervenaient à peine. Il ne regardait pas ses yeux ou son visage mais sa poitrine. Alors à son tour il le regarda à la hauteur de la poitrine – sans doute jusqu'à ce moment-là seul son visage avait accaparé son attention – et il s'aperçut qu'ils portaient tous deux le même pull-over orné de losanges. C'était un pull-over d'une marque prestigieuse et d'un prix exorbitant. Le jean, dont la décoloration était voulue, présentait à la hauteur

de la braguette une tache oblique. Il ne portait pas de ces bottes pointues qui l'attiraient dans la mesure même où elles l'effrayaient et dont il avait d'ailleurs appris à se méfier car ce genre d'accessoire ne coïncidait pas d'habitude avec une anatomie digne de tant d'arrogance ni ne possédait la force qu'il semblait promettre.

Il remarqua qu'il portait des mocassins usés et que sur ses chaussettes de laine blanche des traces de saleté montaient le long du talon d'Achille. Il l'invita à s'asseoir et il lui offrit de boire un verre. Il avait vidé le quatrième sans que les cubes de glace aient eu le temps de fondre. Dans ce genre de situation l'expérience, dont on parle tant, n'est ni décisive ni pratique. Chez tout homme un peu gris ou même ivre subsiste une volonté lucide qui désapprouve ses agissements mais ne parvient pas à s'opposer à la volonté de l'alcool qui renverse les barrières de la peur, le transformant en héros, c'est-à-dire en un être manquant d'imagination, effaçant l'image informe que chacun porte en soi de cette chose terrible qui nous attend pour nous vaincre un jour, en un lieu où il n'y aura pas de lumière.

C'est en vain qu'apparaissaient l'un après l'autre, comme dans le faisceau lumineux d'une lanterne qui aurait parcouru les sous-sols d'un musée, des visages, des corps incompréhensiblement aimés une fois, maintenant formes inanimées d'où ne pendaient comme des haillons que leurs défauts. Était-ce là une ruse de son imagination pour alléger la honte d'avoir inventé un être afin de l'aimer ? Il se dit en vain qu'il était déjà en train d'avoir peur et que cela était raisonnable. Il essaya en vain de découvrir dans son regard, sur son visage, sur ses mains – fines, délicates, non abîmées par le travail – quelque chose qui arrêât net l'euphorie que lui causaient à la fois le whisky et les avances du jeune homme, qui l'envahissait petit à petit et finirait bientôt par le submerger. Car, selon ce que disait cette voix nouvelle près de lui, Rose et lui n'avaient échangé aucune parole. A vrai dire, il avait eu l'attention attirée par son visage indien, par l'exultante satisfaction de sa laideur, par son aplomb pour se faire servir ce qu'elle désirait sans être comprise par les vendeurs, du haut de ses talons démesurés – ne trouvait-il pas que seules les grandes femmes pouvaient se permettre des talons si hauts ?

Cette remarque – qui aurait passé l'entendement de Rose – créa entre eux une complicité qui excluait définitivement l'Indienne, pensa l'homme avec plaisir. Mais Rose ne s'excluait pas, bien au contraire : elle avait mis quatre couverts et elle les invitait à passer à table. Le jeune homme s'excusa alors de s'être attardé, dit qu'il n'était pas question pour lui de rester, que c'eût été abuser, recula vers la porte d'entrée en regardant la soupière fumante entre les mains de Rose, vit avancer au fond du couloir le fauteuil roulant d'Analpha qu'il entendit réclamer sa soupe en tapant sur son assiette avec sa cuillère, s'adossa à la porte en disant « je n'ai pas l'habitude de boire », et dans cette pause l'insistance de l'homme – qui pourtant soupçonnait une ruse dans cette retraite – se fit impérieuse et le jeune homme céda. Renouvelant ses excuses, il dit que dans ce cas il devait donner un coup de téléphone. Tandis qu'il parlait, il s'interrompit pour demander, d'une voix confuse et désolée, s'il pouvait donner le numéro de la maison pour qu'on l'appelle et l'homme détailla son numéro et, tandis que Rose commençait à servir, il se sentit pris, lié sans défense à un plan que tous les acteurs ignoraient mais qui devait être tracé et qui l'attendait depuis toujours. Mais comme il était ivre il se limita à réciter en lui-même, avec une ironie sereine : « Le croiras-tu, Ariane ? Le Minotaure se défendit à peine. »

Analpha, ayant terminé sa soupe, se mit à parler, devenue subitement bavarde, comme si elle poursuivait avec l'inconnu une conversation qui n'avait jamais commencé. Depuis quelques jours, il était difficile de savoir de quel endroit et de quelle époque elle parlait. Personne ne soupçonnait plus où elle croyait se trouver et elle-même, sans doute, qui elle était. Rose, joyeuse et excitée, tapota sa main osseuse qui tirait un fil de cette cape de laine tricotée tant d'années auparavant et qu'elle s'amusait maintenant à défaire en enroulant soigneusement la laine autour de son index.

Le jeune homme veillait à bien se tenir et avalait sa soupe ou mâchait son pain en s'efforçant de ne pas faire de bruit. L'homme se dit qu'il devait avoir faim et qu'il essayait de dissimuler ce fait. Il se rappela le temps où, invité à un repas, il avalait avant un morceau de pain pour pouvoir porter à sa bouche la viande, par petits morceaux, avec cette lenteur voulue qui feint de préférer à la bouchée le commentaire du voisin de table. Puis quand Analpha se tut – mais, bouche fermée, elle continuait, au rythme de son fauteuil à bascule, à rechercher la mélodie perdue, tout en s'obstinant à défaire sa cape – il se dit qu'il aimait vraiment Julien – tel était le prénom du jeune homme – et il entrevit ce moment où ils ne seraient plus ni l'un ni l'autre, ni lui ni Julien, mais deux êtres sans nom qui se donnent leur chaleur et leur amour irraisonné, c'est-à-dire pur. Il se dit qu'aimer c'est avant tout se sentir curieux de quelqu'un et qu'ensuite, pour aimer longtemps, il est indispensable de mentir. Surtout de se mentir à soi-même. Mais déjà l'autre était prêt à des confidences dont la sincérité apparente l'effraya : si lors d'une première rencontre elle pouvait l'attendrir, il détestait par-dessus tout cette sincérité inutile dont on se sert pour se donner bonne conscience, en fournissant des détails sur ce que l'on ressent à chaque instant – car ce sont les détails, les fluctuations, les intermittences qui tourmentent. Quand on ne sait rien d'une personne, il existe une possibilité de la comprendre ; mais quand une certaine ressemblance l'associe à des images précédentes, seul reste le soupçon – le raisonnable et injuste soupçon. La mémoire – sans laquelle la conscience serait un chaos et l'être humain un perpétuel recommencement – nous interdit les bonheurs possibles ou les colore d'effroi. Alors que Julien lui racontait qu'il espérait avoir un rôle dans le film d'un ami metteur en scène, mais aussi que, pour le moment, il n'avait pas de domicile fixe, qu'il ne savait jamais où il passerait la nuit, dans quel hôtel ou dans quelle maison, il déplora de ne pas être capable de le blesser, de le rendre brutalement à la rue, à la nuit. Il ne pouvait le chasser, car l'ennui quand on chasse quelqu'un, c'est qu'on ne peut ensuite lui demander pardon et que le pardon est la seule chose dont on ait besoin. Pour dormir seul, sans crainte, en paix.

Rose le mit devant une pile d'assiettes sales, lui ordonnant ainsi de contribuer aux travaux domestiques et obtenant de l'emmener dans la cuisine. L'homme ne sut s'il devait la haïr ou la plaindre. Analpha s'était endormie. Il sortit sur le balcon. Le bruit de la circulation, en bas, était comme une clameur de cauchemar. Les lumières de la ville créaient un horizon couleur gris-rose et il n'y avait pas de ciel mais une légère obscurité flottante. Il sentit la présence soudaine, le souffle de Julien dans son dos, le frôlement laineux de leurs pull-overs jumeaux, et il lui dit, comme pour instaurer entre eux une certaine distance prudente, qu'à cet endroit la balustrade était dangereuse et il lui montra l'insuffisant fil de fer qui la consolidait. Julien venait prendre congé. L'homme pensa que personne n'avait appelé ce dernier par

téléphone et que son numéro devait être inscrit sur un papier dans la poche de quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Ou simplement dans la tête de Julien. A ce moment précis, alors qu'il se tournait vers le jeune homme – leurs visages se touchaient presque – résonna entre eux un borborygme intestinal qui ne provenait pas de lui.

Feindre de ne pas entendre ces manifestations viscérales, c'est tout ce que peut faire la civilité sans empêcher pour autant le témoin d'éliminer la beauté du corps, le vêtement, les façons et les manières, en un mot l'individu, notre prochain. Après toutes les subtilités de la civilisation il ne reste, à cause d'un borborygme incontrôlable, que l'image à l'envers du corps, la visqueuse planche anatomique, avec ses organes asymétriques, ses molles rondeurs, ses intestins, ses flatulences errantes. Comment retrouver le visage ? Seule la parole rend son pouvoir à l'âme.

Julien prit congé. Rose lui ouvrit la porte et sortit sur le palier, sans refermer tout à fait, la maintenant entrouverte d'une main – sa main courte, potelée, qui un instant se crispa puis se détendit jusqu'à caresser le panneau de bois.

Ce soir-là, au moment d'entrer dans sa chambre, il vit que le philodendron, la « duchesse rouge », était arrivé jusqu'à sa porte et introduisait déjà dans la pièce une feuille d'un vert tendre. Avec le plus grand soin, il tenta de dissuader celle-ci et de la faire monter par-dessus l'encadrement de la porte, mais la jeune pousse, si délicate, se montra inflexible. Il décida de claquer sa porte pour couper cette excroissance végétale envahissante mais il rencontra les yeux de Rose qui l'observaient et il s'arrêta net. Peu après, il entendait les ronflements d'Analpha, qui venaient du fond de l'appartement, et ceux de Rose, dans le salon. En éteignant sa lumière, il pensa que quelqu'un qui entendrait ces ronflements au milieu de la nuit – sans exclure les siens propres, qu'il supposait – assisterait à un curieux effet stéréophonique. Sur le point de s'endormir, il n'était pas certain que quelqu'un ne les entendît pas. Et il pensa à Julien. Debout. Epiant la maison.

Il revint, comme c'était à prévoir. Mais non pas le lendemain ni le jour suivant, ni l'autre non plus. Une semaine plus tard ou un peu moins, quand l'homme déjà l'avait idéalisé, le couvrant de qualités, accumulant sur sa tête les malheurs et les épreuves qui avaient empêché l'épanouissement de sa bonté naturelle ; quand Julien s'était transformé en ce que les journaux appellent une victime de la société. Le passé de Julien, son enfance sans doute sordide, son adolescence hasardeuse, bien que seulement supposés, l'émouvaient mais non sans que ces images ne s'entremêlent aux muscles qui déformaient les losanges du pull-over, aux mains à veines saillantes, à la bouche avide et généreuse, à l'énergie des reins qu'accentuait la taille étroite.

Sa voix revint, au téléphone. A travers ce téléphone qui avait représenté tour à tour son anxiété et sa crainte, son désir d'être appelé et son vœu, au fond de lui-même, qu'une cellule de prison empêchât à jamais la chose. Sa voix revint et, un moment, il lui sembla qu'elle ne coïncidait plus avec le corps qu'il connaissait. Ses gestes avaient déguisé son anatomie ; son attitude judicieuse, ses bonnes manières et ce soin par exemple qu'il avait eu de laisser son couteau et sa fourchette parallèles et obliques sur l'assiette avaient compensé les inflexions vulgaires de sa voix jusqu'à les dissimuler ou leur octroyer un certain charme. Sa voix maintenant c'était lui tout

entier et tout nu. Soudain l'homme eut peur : on lui demandait si l'on pouvait déposer chez lui, pour un jour ou deux, une valise. Il pensa aux faits divers, à la drogue, à des objets volés, il voulut lui dire qu'il ne savait pas où la mettre – bien qu'il fût ridicule de ne pas avoir de place pour une valise – mais alors, alors seulement, il se rendit compte que Rose était près de lui, comprenant avec avidité, à l'intonation des paroles, le regardant comme si elle eût voulu conduire sa pensée. Il crut avoir pitié d'elle en disant à Julien que, bien sûr, oui, naturellement. Quand il raccrocha, il comprit que lui et l'Indienne, à cet instant, avaient été la même personne. Peut-être continueraient-ils d'être la même personne. Il en fut consterné.

Ensuite, bien entendu, il revint vraiment. En chair et en os. Et sa valise ne contenait, en principe, que du linge sale que Rose lava et repassa avec amour. Il avait cru jusqu'alors qu'elle était incapable de repasser un col de chemise sans laisser quelque pli. Il en était même venu à aimer ces maladresses qui dénotaient un repassage fait à la maison. Comme souvent les célibataires, il était un tant soit peu dandy. Il y avait aussi, dans cette valise d'une marque internationalement connue, et qui avait cessé d'être élégante pour les gens élégants, des poches intérieures contenant le trésor sentimental de son propriétaire : deux ou trois photographies de la même femme portant des coiffures différentes, une médaille de la Vierge au bout d'un pontifical ruban blanc et jaune, un bracelet-montre qui avait décidé d'ignorer le cours du temps et, dans une sorte de reliquaire, le portrait d'une femme âgée.

Il revint régulièrement ; il mangea chaque fois comme quelqu'un qui n'a pas mangé et qui court le risque de ne pas manger à l'avenir ; il utilisa la douche – celle de l'homme – et celui-ci le trouva parfois endormi dans son propre lit, une serviette en travers sur son ventre. D'autres fois, après le dîner, comme il aidait Rose à desservir, la porte de la cuisine, qui grinçait, demeurait fermée sans transmettre aucun bruit de vaisselle ou de robinet ouvert durant des minutes entières. Cela lui semblait peu astucieux. A moins, se disait-il, qu'une suprême astuce ne le poussât – c'était lui qui fermait la porte – à exécuter ce geste dans le but de l'aguicher. Ce qui est certain c'est que, d'habitude, quand Julien réapparaissait dans le salon – où il feignait de somnoler, allongé sur le divan qui serait ensuite le lit de Rose – il n'hésitait pas à lui indiquer la sortie. A peine haussait-il la tête pour lui rappeler l'existence proliférante du philodendron qui menaçait maintenant de l'obturer.

Si la sagesse consiste à accepter aisément les déceptions, il pouvait se considérer depuis des années sinon sage, du moins prudent : jamais l'espoir ne venait se mêler à l'exaltation amoureuse que lui procuraient les inconnus qui pendant un bref laps de temps répondaient à un nom avant de retourner à leur condition anonyme. Tout au plus laissaient-ils parfois derrière eux une image dont on pouvait se servir. Mais aujourd'hui, sinon l'espoir, qu'il décourageait en accumulant de laborieuses raisons, l'anxiété imposait par moments à son pouls, à sa respiration, cette ardeur précipitée qui transforme le corps en une sorte d'orchestre émotionnel et cacophonique. L'éloquence des sensations consiste à provoquer des paroles inexactes qui agrandissent les petits riens qui les ont suscitées, et ainsi toute douleur possible devient effective.

Il ne parvenait pas à oublier Julien et son image était là, aux aguets, parallèle à ses occupations les plus ardues. Puis, quand il le trouvait chez lui, bien qu'il prît plaisir à le regarder, sa présence était moins forte – la puissance de l'absence n'est qu'une

ineptie du sentiment. Il s'excitait en outre à l'exercice d'une modeste cruauté, qui consistait à repousser les tentatives de complicité du jeune homme, à regarder uniquement son visage quand il s'affalait sur le sofa, les jambes écartées, un soulier frôlant parfois le sien, comme s'il s'offrait ou lui faisait une invite ; à fixer avec un haussement de sourcils étonné la main de l'autre quand il lui prenait soudain le poignet pour accentuer le poids d'une phrase sans importance, avant de relâcher la pression qui finissait en effleurement. Ou bien à sortir de la pièce si Julien voulait – et il voulait toujours – prendre une douche. C'était sa joie, et la moitié de la pièce se trouvait inondée.

Ainsi essayait-il de se défendre : il savait que s'il cédait, il se sentirait définitivement à sa merci, infiniment coupable et, pis encore, son débiteur.

Les jours passèrent, les semaines. Il souffrit d'insomnies. Le téléphone ou la sonnette le faisaient sursauter. Quand il rentrait tard, parce qu'il avait dîné avec des amis ou passé quelques heures dans un hôtel avec quelqu'un qui aurait pu être Julien, il s'irritait à l'idée de le trouver dans son salon ou couché dans son lit – mais encore plus de son absence.

Sur ces entrefaites, l'été arriva et la « duchesse rouge » pénétra définitivement dans sa chambre à coucher. Analpha, quant à elle, s'éteignait peu à peu, comme si elle traversait sans but une continuité onirique. Elle passait interminablement sa journée dans son fauteuil à bascule, près de la fenêtre, à défaire laborieusement sa petite cape qui ne lui couvrait plus que les épaules, chantonnant ces quelques notes qui en appelaient d'autres, lesquelles ne venaient pas. Puis arriva un moment où elle fut incapable de se lever seule, puis de marcher, et elle finit par rester jour et nuit à voyager Dieu sait où dans son lit.

Rose semblait heureuse, habituée à ses talons qui faisaient partie de sa personne comme les lunettes dont elle corrigeait la position sur son nez d'un geste sûrement appris à la télévision. Quant au reste, Julien, d'une manière sans doute expéditive, devait lui procurer du bonheur. Le jeune homme apparaissait et disparaissait. Il arrivait parfois vêtu de neuf. Un jour l'homme soupçonna l'intrus d'attendre la mort d'Analpha pour occuper, au moins, la chambre de service à laquelle lui-même se trouvait réduit. De ce doute lucide vint le distraire, non sans plaisir, l'idée que Julien casserait certainement d'un claquement de porte le philodendron.

Vint enfin le soir qui devait briser l'uniformité de leurs jours et de leurs habitudes. Souvent – ou toujours, mais nous l'oublions – le fait qu'existe une réalité quotidienne et explicable devient inexplicable. C'est ce que pensait l'homme tandis que tous les trois, assis autour de la table, dînaient en silence, en allant voir de temps en temps Analpha, calée dans son lit par des coussins, et en apparence endormie. Toutes les fenêtres, y compris celles de sa chambre, étaient ouvertes. De la rue montait une odeur lourde et la rumeur intense des samedis.

Le dessert expédié, Rose ne fit pas un geste pour desservir mais au contraire s'adossa à sa chaise. Ils se taisaient. Une grande paix régnait à l'horizon hérissé de cheminées et peut-être aussi entre eux. Il se sentit traversé par une rafale de bonheur irraisonné. Et il laissa pour la première fois Julien appuyer son genou contre

le sien, aimant à penser que tous deux partageaient cette tendresse que cachait la nappe.

De ce calme apparent que reflétaient les visages et de cette pression qui des genoux s'était propagée aux jambes collées l'une à l'autre, ils furent arrachés par la voix d'Analpha, qui s'était redressée sur ses coussins – une voix insolite, grave et ample, et comme ayant plus de corps que son corps décharné. Analpha regardait au loin, mais de haut en bas et de biais, avançant ses mains arrondies, comme posées sur un balcon.

Maintenant la mélodie mêlée au vent de la Patagonie, la mélodie toujours inachevée, trouvait enfin son chemin et aussi les paroles d'un héros qui revenait en des lieux charmants où il avait passé sa jeunesse et retrouvait intactes les choses, mais non le jour où il avait été heureux...

Tous trois entouraient le lit, stupéfaits par cette voix puissante quoique basse et, surtout, étrangère à l'aïeule. Et l'homme comprit qu'Analpha était dans le théâtre de son voyage de noces et qu'elle avait passé sa vie à être amoureuse d'un être éphémère, fait de musique et d'un homme inconnu qui savait la chanter et qui en la chantant était un autre. Mais il comprit aussi, tandis qu'il déchiffrait la dernière phrase, plusieurs fois répétée, que le chant touchait à sa fin. Analpha joignit les mains, comme pour applaudir ou prier, et tout à coup les mains et la tête s'effondrèrent.

L'homme releva son corps, l'allongea avec soin, lui croisa les mains sur la poitrine, caressa sa bouche entrouverte, la regarda longuement et lui ferma les yeux. L'Indienne alors se mit brusquement à quatre pattes, cherchant fébrilement entre le matelas et le sommier métallique, sortant enfin le lapin d'Analpha qu'elle serra sur son cœur en regardant Julien, triomphale et avide de complicité.

Et Julien lui arracha le vieux magot qui ne devait contenir que des billets périmés et le lança par-dessus son épaule au fond du salon. L'homme lui en fut reconnaissant et il se repentit d'avoir douté parfois des bonnes intentions du jeune homme qui s'approcha de Rose, lui prit le menton d'une main, lui enleva doucement de l'autre ses lunettes, les laissa tomber par terre, les écrasant lentement sous la pointe de son pied, les réduisant en miettes.

L'Indienne se jeta à genoux en poussant un hurlement, puis elle se mit à secouer les pieds de la morte en lançant des injures que ses pleurs étouffaient. Julien, toujours calme, un vague sourire aux lèvres, fit un pas vers l'homme, puis s'approcha tant que ce dernier regarda Analpha et, par décence, recula jusqu'à sortir sur le balcon. Julien continuait à avancer et lui à reculer, leurs corps collés l'un à l'autre, jusqu'à ce que son dos touche la balustrade du balcon. Il était encore chaud de soleil. Julien lui entoura les épaules de ses bras et l'homme pensa que c'était enfin l'amour mais il sentit alors que le balcon cérait, il étendit la main et constata qu'on avait enlevé le fil de fer qui le maintenait et, avant le cri, avant de basculer dans le vide, il crut lire dans le regard de l'autre qu'il lui pardonnait de s'être fait sa victime.